

Alexia L. JEAN, Loreleï LESTER  
& Jeanne YLISS

# Et colore tes rêves de lumière

LES FUNAMBULESQUES CHEMINS DU MONDE

**Tome 2**

Édition Indépendante

Alexia JEAN-13590 MEYREUIL  
Loreleï LESTERLIN-20100 SARTENE  
Jeanne YLISS-12450 LUC  
Conception couverture : Lydie Wallon (2li.fr)  
Relecture et correction : Emilie Robert

© Alexia L.JEAN, © Loreleï Lester, © Jeanne Yliss 2023  
Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.



*À vous, à nous,  
À nos rêves en devenir...  
A&L&J*

*Ceux qui perdent leur capacité de rêver  
sont perdus*  
(Proverbe aborigène)

# Prologue

22 décembre — Marseille

Ses escarpins claquent sur le sol tandis qu'elle remonte l'allée d'un pas vif. Ses longs cheveux roux relevés en queue de cheval battent la mesure sur ses épaules. Elle n'a guère le temps, mais tant pis. Au pire, elle décalera un peu le rendez-vous avec le chirurgien-dentiste. Il a été l'un de ses premiers clients lorsqu'elle a commencé son job de déléguée pharmaceutique. Elle sait qu'il ne lui en tiendra pas rigueur. Elle s'arrête un instant devant l'institut, hésitante. Elle n'y a encore jamais mis les pieds. Il faut dire que Cléo y a farouchement veillé. Une petite clochette retentit quand elle pousse la porte. Elle est alors assaillie par les fragrances, tantôt épicées, tantôt légères, des parfums et du maquillage disposés dans l'entrée. Ces odeurs familières l'apaisent. Il lui semble presque ressentir la présence de sa fille. Elle retire son écharpe et ses gants. C'est toujours Cléo qui lui fait les ongles, aussi elle espère trouver en Élisabeth une remplaçante à la hauteur.

— Bonjour, claironne une toute jeune femme, derrière sa caisse.

Elle ne ressemble en rien à la description que lui avait faite Cléo de sa patronne. *Surement une stagiaire*, songe-t-elle en se rapprochant.

— Bonjour, j'ai rendez-vous pour une manucure. Mme Hannigan.

— Je m'en occupe !

La porte de la cabine s'est ouverte sur une femme brune, replète, à l'air revêche, qui la détaille de la tête aux pieds. Assurément, Liv ne passera pas le moment le plus fun de sa vie, mais sa prothésiste ongulaire personnelle étant à l'autre bout du monde, elle n'a pas tellement le choix. Elle la suit docilement jusqu'à l'arrière de la boutique où elles s'installent de part et d'autre d'une table surchargée de produits de manucure. Liv se force à rester aimable et se colle un sourire de façade :

— Vous devez être Élisabeth ?

— Et vous la mère de Cléo, grogne-t-elle en guise de réponse.

*Oula ! Il semblerait qu'elle n'ait pas seulement l'air con, celle-là.* Cléo n'avait pas tort. Liv se mord la langue pour ne pas laisser échapper de remarque acerbe sur son manque de capital sympathie.

— J'avoue avoir été quelque peu surprise en prenant votre réservation, continue Élisabeth sans la regarder.

— Ah oui ? C'est vrai que je ne viens jamais en institut... C'est un peu mon privilège d'avoir une fille esthéticienne à la maison !

La gérante de l'institut ne réagit pas à la plaisanterie et insiste :

— En fait, je pensais que vous seriez partie avec votre fille...

— Oh ! s'étonne Liv. Vous savez, Cléo est assez grande pour se passer de sa mère. Et puis, tout ça, c'est pas trop mon truc.

Élisabeth lève enfin les yeux vers elle et la dévisage un instant avant de sortir les outils nécessaires à la séance. Aussitôt, lime à grains, bloc polisseur, repousses cuticules et pinceaux s'étaient entre elles sur la table.

— J'aimerais quelque chose de coloré, de festif pour le réveillon ! Un rouge scintillant... ou bien un vert sapin. Oui, peut-être plus un vert. C'est une couleur qui s'accorde bien avec le roux.

Liv passe une main dans sa queue de cheval avec un sourire. Élisabeth ne relève pas et continue de préparer son matériel, mutique. La rouquine grimace. *Une Reine des glaces, parfaite pour Noël !* C'est le genre de situation qui a le don de la mettre mal à l'aise et, s'il le faut, elle préférera soliloquer pendant une heure plutôt que de subir ces silences gênants. Elle s'efforce donc de réengager la conversation.

— Vous avez prévu quelque chose pour les fêtes ?

Élisabeth fait glisser les mains de Liv dans des gants hydratants. Elle s'applique à masser le pourtour de ses ongles et lâche avec raideur :

— L'institut est ouvert tous les jours pendant les vacances. C'est la période de l'année où nous avons le plus de travail. Il a également fallu adapter les plannings en tenant compte des absences de personnel. Il est donc compliqué pour moi de prévoir quoi que ce soit.

Liv perçoit l'accusation sous la remarque. *Elle est gonflée, celle-là !* Elle n'avait qu'à pas envoyer Cléo à ce congrès si ça lui posait de si gros problèmes de planning ! Son Noël à elle sera tout aussi gâché puisqu'elle le passera sans sa fille à ses côtés. Et ça, c'est de sa faute à elle. *Grogna* ! Sans compter que Cléo aurait pu risquer sa vie avec ces incendies et qu'elle se retrouve paumée en Nouvelle-Zélande !

Liv tente de ravalier sa colère, mais elle ne peut s'empêcher de rétorquer d'un ton sec :

— Parce que vous pensez que ma fille s'éclate à l'heure qu'il est ?

Élisabeth semble soudain perdre de sa superbe. Son visage vire au rouge tomate et sa lèvre tremble légèrement lorsqu'elle bredouille :

— Je... pardon, je suis désolée...

*Se rend-elle enfin compte qu'elle a dépassé les bornes ?* Liv redresse les épaules, ravie d'avoir aussi facilement déstabilisé son adversaire qu'elle jauge avec dédain.

— D'ailleurs, poursuit la vaincue penaude, je ne vous ai pas présenté mes condoléances, Mme Hannigan. Vous me voyez navrée du décès de votre ex-mari...

Liv manque de s'étrangler. A-t-elle bien entendu ?

— Quoi ? lâche-t-elle d'une voix blanche. Qu'est-ce que vous dites ?

— J'imagine que les obsèques de son père ont dû être éprouvantes pour Cléo. Je vous prie d'excuser ma remarque qui était déplacée.

— Les obsèques de son père ? répète-t-elle incrédule.

Un flottement s'installe entre les deux femmes. Pendant que Liv encaisse le mensonge de sa fille, le doute s'insinue dans l'esprit d'Élisabeth. *Son employée l'aurait-elle menée en bateau ?* Son visage se rembrunit et cela n'a désormais plus rien à voir avec de la gêne.

— C'est bien pour cette raison qu'elle est partie à Sydney, n'est-ce pas ?

# Chapitre 1

## Morgane

Je pose un pied sur le carrelage de l'aéroport de Sydney. J'ai l'impression de poser un pied sur la lune, depuis le temps que j'attends ce moment. Je m'étais résignée à ne jamais fouler le sol australien. Je m'étais adaptée aux imprévus, qui avaient contraint mon avion à atterrir en Nouvelle-Zélande, puis je m'étais acclimatée à ce pays. Pourtant, j'avais choisi l'Australie comme destination pour me retrouver. Et ça y est, m'y voilà enfin. Et accompagnée !

Mon amie Cléo ne semble pas dans le même état d'esprit que moi. Elle regarde le sol, mais à la contraction de sa mâchoire, je devine que sa tête est ailleurs. Elle se tient raide comme un piquet, aussi froide que notre bouteille de champagne de Noël. Je me demande ce que les gens pensent d'elle lorsqu'ils la croisent. Surement la même chose que moi la première fois. Elle ressemble à une porte de prison ! Si seulement tout le monde pouvait voir ce qui se dissimule dans son cachot intérieur.

Nous attendons nos valises. Cléo piétine. Elle me stresse tellement que je fais un pas sur le côté. Les émotions, ça se propage, je préfère éviter de choper les siennes ! Je ferme les yeux, visualise une bulle protectrice puis, quand je suis sûre d'être parfaitement protégée, je me rapproche.

— Qu'est-ce qu'ils foutent avec les valises ? râle-t-elle.

Je jette un regard sur le tapis, qui reste immobile.

— Ça ne va pas tarder... On vient juste d'arriver !

— Oui, mais quand même ! Il nous reste plein de trucs à faire cet après-midi !

— Tu sais quoi ? Va te chercher quelque chose à boire, va aux toilettes, bref, prends un peu l'air, moi, je m'occupe des bagages.

Cléo se mord les lèvres, puis hoche la tête.

— D'accord. Je fais vite !

Elle me quitte presque en courant. Je me décontracte aussitôt. Quelle boule de nerfs, cette fille ! J'ai l'impression que même les gens alentour se sont détendus depuis son départ. Vivement qu'on récupère nos affaires !

Ça y est, maintenant c'est moi qui me mets à stresser. J'espère qu'elle ne va pas revenir avant la mise en route du tapis, sinon les éclairs de ses corps subtils<sup>1</sup> risquent de me foudroyer sur place.

---

<sup>1</sup> L'ensemble des corps énergétiques d'un individu, généralement invisibles à l'œil nu, qui entourent le corps physique (note de l'autrice).

Malheureusement, mon espoir tombe à l'eau. Tant pis. Je préfère réserver mon quota de vœux exaucés pour ma future rencontre avec Liam Hemsworth<sup>2</sup> ou Simon Baker<sup>3</sup> dans les rues australiennes.

À son retour, le visage de Cléo atteint presque la teinte de ses cheveux.

— Quoi ? Ils bouffent les valises ou quoi ?

— Peut-être qu'elles passent la douane...

— Non, ça, c'est après... Merde j'avais pas pensé à la douane ! Mais on n'y arrivera jamais !

Sa voix part tellement dans les aigus que j'ai du mal à capter la fin de sa phrase. Les gens nous jettent des jugements oculaires. Je tente de la calmer.

— Le concert est à 21 heures. Il faut s'y présenter une heure avant, donc à 20 heures. Il est...

Je me rends compte que je n'ai aucune idée de l'heure. Avec tous ces changements de fuseaux horaires, je suis perdue. Je trouve mon téléphone. Heureusement, j'arrive à lire les grands chiffres à travers mon écran brisé.

— ... À peine 14 heures ! Ça nous laisse six heures pour sortir de l'aéroport, louer un véhicule et nous y rendre. Ça devrait aller, non ?

Les poumons de Cléo se remplissent d'air pour la première fois depuis la sortie de l'avion.

— Tu as raison. Je me stresse pour rien, c'est n'importe quoi.

— C'est normal. Tu vas rencontrer ton père que tu n'as jamais vu, il y a de quoi stresser. Mais tout va bien se passer, ne t'inquiète pas.

— J'ai peur de sa réaction... Comment lui annoncer ça sans le choquer ?

Là, elle me pose une colle. Comment faire pour qu'un homme d'une soixantaine d'années reste cool en apprenant qu'il a une fille de vingt-quatre ans ? Question compliquée. Je passe mon tour.

— T'as raison, je suis folle d'avoir voyagé à l'autre bout du monde pour le rencontrer. Il a certainement d'autres problèmes à gérer ! N'y allons pas. Oui, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Et puis...

Je plaque ma main sur sa bouche pour éteindre ce monologue flippant gouverné par la peur.

— On est là pour que tu puisses discuter avec ton père, alors c'est ce qu'on va faire. Fin de la discussion.

Cléo essaie de me dissuader, mais je garde le cap. De toute façon, dans cinq minutes, elle aura changé d'avis, et m'ordonnera de me dépêcher pour ne pas louper le concert.

*Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour une amie !* Surtout que je vais devoir l'attendre à l'extérieur. En même temps, ça m'arrange d'éviter trois heures de musique ringarde. Faut pas pousser le bouchon trop loin !

— Tu peux pas faire ton truc magique là ? Tu sais, celui où tu demandes quelque chose et juste après, tu l'as ?

---

<sup>2</sup> Acteur australien (*Hunger Games*, *Expendables 2 : unité spéciale*)

<sup>3</sup> Acteur australien, personnage principal de la série *Mentalist*.

— Ce n'est pas un truc magique, c'est la Loi de l'Attraction<sup>4</sup>. Tout le monde peut s'en servir.

— OK bah je veux que le tapis se remette en route maintenant.

L'intonation de Cléo est tellement sarcastique que si j'étais l'Univers, je détériorerais le tapis roulant pour qu'il cesse de fonctionner de manière définitive.

— Tu vois, ça marche pas !

— Sans blague ?

Elle commence à me taper sur le système. J'ai envie de l'assommer avec une valise et de la réveiller lorsqu'elle sera assise devant son père.

— Allez, s'il te plait, fais-le !

— Je pensais que tu n'y croyais pas.

— J'essaie de mettre toutes les chances de mon côté.

Je demande à l'Univers sans conviction. Je ne suis pas dans le bon *mood* pour demander des faveurs. Le tapis reste immobile.

— Voilà une preuve que ce sont des conneries.

L'expression de Cléo varie entre la joie de pouvoir rester ancrée dans ses positions, et la peur de ne pas récupérer son bagage.

— C'est normal, pour que ça fonctionne, il faut être dans une énergie positive, comme si ça s'était déjà passé. Là, on est trop énervées pour que ça se passe bien. Donc c'est pour ça.

— Moui.

Son scepticisme m'énerve bien plus qu'il ne le devrait. Il faudrait que je lâche l'affaire, mais je n'y arrive pas. J'essaie de la convaincre.

— Par exemple, j'imagine mon prochain van. Je me visualise réjouie, je laisse monter la positivité dans mon corps, et je dis tout haut : « Je trouve le véhicule parfait pour moi. J'obtiens une réduction sur la location pour toute la durée de notre séjour ».

— Bien sûr, comme si c'était possible !

— Bon, laisse tomber !

Je m'emporte. Cléo sursaute.

— Tu m'énerves à être si négative ! Alors continue ton boudin toute seule, moi je vais m'asseoir en attendant nos affaires !

Je lui tourne le dos et m'exécute. Qu'est-ce qu'elle me soule parfois ! *Comment ça se fait que je suis devenue amie avec elle, déjà ?*

Je rumine dans mon coin. Non loin de moi, une haute silhouette à la chevelure blonde rit exagérément, pendue à son téléphone. Je distingue la voix puissante de ma voisine dans l'avion. Mes poils se dressent. Tout le monde m'énerve aujourd'hui.

Je ne reconnais pas cet état d'esprit. C'est sûrement la négativité de Cléo qui m'influence. Ma boule protectrice n'a pas fonctionné. Je me recentre sur moi. J'ai le temps, dans cette pièce paralysée par l'attente. Le soin que je me procure me fait du bien.

---

<sup>4</sup> Loi qui considère qu'une énergie attire d'autres énergies de la même fréquence vibratoire. Ainsi, des pensées positives attirent des événements positifs, et inversement (note de l'autrice).

Le tapis se met en branle. L'ensemble des voyageurs semble soumis à des forces centripètes. Si j'avais été toute seule, j'aurais patienté dans mon coin que le flot de gens pressés diminue. Avec Cléo, je fais maintenant partie de leur club.

— Pardon ! Excusez-moi !

Je pousse du coude les passagers et remarque la tignasse rousse de mon amie. Je la rejoins.

— Là ! C'est ton sac !

Elle trépigne jusqu'à ce qu'il arrive à notre niveau. Nous le tirons. Je le cale à mes pieds.

— Allez, un sur deux ! Il ne reste que ma valise ! Où est-elle ? On a déposé nos affaires en même temps !

— Ça va arriver.

Effectivement, sa valise ne tarde pas à pointer le bout de son nez. Cléo s'est excitée pour rien, il n'est même pas 14 h 30 et nous avons tout récupéré.

Nous passons la douane sans encombre, puis nous recherchons les compagnies de location de voiture.

Dans la précipitation de notre départ, nous n'avons pas pensé à réserver quoi que ce soit. Même Cléo est à l'ouest. Nous avons appris que l'Australie était de nouveau accessible à la suite des incendies il y a seulement deux jours. Nous avons juste eu le temps de réserver nos billets, de rendre Raisin, notre van, et de monter dans l'avion.

Nous passons devant un distributeur.

— Attends, je dois retirer de l'argent !

Cléo souffle.

— Comment ça ? Tu savais que tu allais venir en Australie, et tu n'as pas prévu de dollars australiens ? Moi j'ai tout prévu, j'en aurai largement assez pour mon séjour...

Mes oreilles se ferment. Je retire des billets que je glisse dans mon sac.

— Voilà, on peut y aller ! Je nous ai fait perdre une minute !

Elle perçoit mon sarcasme. *Tant mieux.*

Une brume nous accueille. Nous scrutons les différentes façades des agences de location. Nous remarquons les couleurs tape-à-l'œil de Jucy.

— Oh ! Tu as vu ? Tu peux reprendre le même van ! s'enthousiasme Cléo.

Je m'offusque.

— Raisin est unique !

Je l'avais baptisé ainsi à cause de ses deux couleurs, violet et vert.

— Tu vas reprendre la même compagnie ?

— Oui, je pense, elle était cool !

Je loue ce van seule, car mon amie repart bientôt pour la France. Pourtant, c'est elle qui gère toutes les démarches. Puisque je n'aime pas ça, je me laisse guider. Un homme s'occupe de nous, tout guilleret. En même temps, il n'a pas dû servir de touristes depuis deux semaines, ça doit lui faire bizarre.

— Et pour nos premiers clients après ces terribles incendies, nous offrons une réduction de 10 % sur toutes les locations !

Cléo et moi ne pouvons nous empêcher de nous regarder. Je pouffe. Cléo lève les yeux au ciel.

Nous voilà donc dehors, à faire le tour de notre nouveau véhicule. Je l'ai choisi plus petit que Raisin. Il était hors de question de prendre le même modèle. L'homme remet les clés à Cléo. Elle fait quelques pas pour monter dans le van, puis se ravise.

— Tu veux peut-être... le baptiser avant de partir ?

Je hoche la tête, émue que, malgré son stress, elle pense à moi.

— Oui !

Je pose mes mains sur la carrosserie. Les mêmes couleurs mal assorties recouvrent sa carrosserie. Je sens qu'elle est du genre féminin cette fois-ci.

— Aubergine ! Elle m'a dit qu'elle s'appelait Aubergine !

Cléo lève les sourcils.

— Encore un nom d'aliment ? T'es sûre que c'est pas ta faim qui choisit les prénoms ?

Je hausse les épaules. Elle a peut-être raison, mon ventre gargouille. Après tout, en Nouvelle-Zélande, il est 18 heures, et nous n'avons fait que grignoter jusque-là.

À peine installées dans Auby — *oui, j'ai déjà donné un surnom affectueux à ma maison roulante* —, que Cléo, assise sur le siège passager, cherche la destination sur le GPS. Je n'attends pas qu'elle trouve pour sortir de l'aéroport.

— Le concert ne commence pas tout de suite... Ça ne te dit pas qu'on fasse autre chose avant ?

— Non !

— Allez ! Une plage pour décompresser !

— Non !

— On est encore à cinq heures de l'ouverture du concert ! Peux-tu te détendre, s'il te plaît ? Le GPS indique combien de temps de route ?

— Trente minutes...

— OK alors on va à la plage !

Sans crier gare, je tourne à droite direction Bondi Beach. Dans mes très brèves recherches sur l'Australie, j'ai vu ce nom. J'en suis sûre.

— T'es cinglée ! J'ai dit non !

— Promis, on part de là-bas à 18 heures, ce qui nous laissera deux heures et demie pour poireauter sur le trottoir du concert. Ça te va ?

Cléo fait la moue, annule le GPS et me regarde, résignée.

— Bon, tu veux que je mette quoi comme adresse ?

Nous voilà donc parties pour Bondi Beach. La circulation est plus fluide que ce à quoi je m'attendais. Nous nous garons facilement. Dès que je pose le pied au sol, je sens l'énergie qui se dégage des lieux. Nous sommes très loin du côté sauvage de la Nouvelle-Zélande, où on avait l'impression d'être seules sur Terre. Ici, de nombreux vacanciers se baladent. L'air est joyeux, festif. Le soleil tape sur nos épaules. La lumière se reflète sur les vagues marines et capillaires des gens que nous croisons. Notre état d'esprit est reboosté.

Nous revêtons nos maillots de bain. Cléo ne peut s'empêcher de vérifier la distance qui nous sépare de la salle où aura lieu le concert.

— C'est à seize minutes en voiture.

— Ça va ! Tu vois, on y sera, ne t'inquiète pas !

Elle semble peu convaincue, cependant l'ambiance l'allège tout de même.

J'ai envie de me baigner, mais ma faim domine. À la recherche d'un restaurant, nous marchons sur le chemin qui borde la plage. Au bout, nous découvrons un hôtel dont la piscine translucide surplombe la mer. Quelques privilégiés s'y baignent.

— C'est bizarre comme concept ! lance Cléo.

— Je ne comprends pas non plus !

Nous poursuivons notre route jusqu'à dénicher une petite friterie à la terrasse exposée plein sud. Cléo lève la tête pour laisser les rayons de soleil imbiber sa peau de vitamine D. Un léger sourire se dessine sur ses lèvres. Face à cette vue, je me détends. Nous pouvons enfin profiter !

Nous nous régalaons, nous rions. Une fois repues, nous décidons de flâner dans les magasins. Je jette mon dévolu sur une serviette de plage dans un dégradé rouge orangé. *Sydney* est inscrit sur le bas. Je suis vraiment une touriste, mais je m'en fiche !

Nous nous achetons de nouveaux maillots de bain. Le mien est un monokini rouille, avec de belles fleurs blanches dessus. Il me va merveilleusement bien. Je suis ravie de mes trouvailles.

Nous faisons une très courte sieste sur la plage. À mon réveil, Cléo est assise face à la mer. Elle se ronge un ongle. C'est la première fois que je la vois oser abimer sa manucure.

— Ça va ?

— Pas trop. J'ai hâte que toute cette histoire soit finie !

— Elle ne sera pas finie... Elle ne fera que commencer !

— Ou pas.

Je regarde les touristes qui marchent les pieds dans l'eau. Des surfeurs attendent la vague. Un couple de personnes âgées se tient la main. Je trouve ça attendrissant.

— Tout se passera bien.

— Comment tu peux le savoir ?

— J'ai des pouvoirs magiques, tu te souviens ? Regarde la réduction pour notre location !

Cléo rit.

— N'importe quoi !

Je reste silencieuse. Je me lève et lui tends la main.

— Allons faire quelques courses, et partons !

Cléo a l'air soulagée de quitter cet endroit. Je suppose que c'est surtout le fait de se rapprocher de son objectif qui la rassure.

Nous achetons de quoi nous sustenter, puis nous prenons la route. Je meurs d'envie de me doucher, mais Aubergine ne dispose pas du même confort que Raisin et l'idée de me laver à l'eau non chauffée à l'extérieur me refroidit. Je renifle mes aisselles. Ça passe ! Je peux attendre encore ! Cléo est du même avis que moi. Elle se contente de se nettoyer le visage et

la nuque avec un gant de toilette et retouche son maquillage, tandis que je conduis les derniers kilomètres qui nous séparent de son père.

Nous entrons dans la ville. La circulation est fluide. Est-ce parce que nous sommes le 31 décembre ? Personne ne travaille ? Ça m'arrange. Nous nous garons dans un parking souterrain à proximité.

Je descends avec Cléo pour l'accompagner jusqu'au dernier moment. J'irai flâner en attendant qu'elle sorte. Et pourquoi pas lire un livre romantique sur sa liseuse ? Je me sens emplie d'une énergie différente depuis que je suis ici. J'ai envie de changement.

Nous avançons vers le *Metro Theatre*. Je tiens Cléo par le bras, de peur qu'elle vacille.

Le bâtiment, plus moderne que ce que j'avais imaginé, semble fermé. Il est situé au croisement de deux rues. La porte donne sur le carrefour.

J'appuie ma tête contre sa vitre. Tout est éteint.

— Je ne vois rien. Ça ne doit pas être encore ouvert.

— Viens voir.

La voix de Cléo est éraillée. Elle a les yeux rivés sur le mur. D'ici, je ne vois rien. Je la rejoins. Face à nous, des affiches de nombreux chanteurs célèbres indiquent leurs dates de concert. Je repère facilement celle des Tfor3, le groupe dans lequel joue le père de Cléo. La date indiquée est bien le 31 décembre.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Pour toute réponse, Cléo pointe du doigt une banderole collée en biais au-dessus des affiches. Je ne sais pas comment j'ai fait pour ne pas la remarquer jusque-là. Chaque lettre rouge sur fond blanc nous roue de coups :

« TOUS LES CONCERTS SONT ANNULÉS JUSQU'À NOUVEL ORDRE ».

# Chapitre 2

## Avril

Enfin chez moi ! Je balance mes sandales à talons compensés dans le vestibule, dépose ma valise dans un coin. Je verrai ça plus tard. J'ai hâte de me rafraîchir après mon petit intermède avec ce gaillard d'Américain à l'aéroport d'Auckland, juste avant le décollage. Il était trop craquant, je n'ai pu que céder à ses œillades. Et puis, ça faisait longtemps que je ne m'étais pas offert un gouter. Au moins quinze jours !

Dire qu'il a failli me faire rater l'avion dans lequel je suis arrivée tout échevelée et légèrement transpirante. Beurk... Heureusement, il y avait deux petites Françaises assises à côté de moi, pas très regardantes sur mon apparence. Hyper sympa, ces meufs, j'ai encore agrandi mon carnet d'adresses. Un peu coincées au départ, mais j'ai réussi à les déridier sur la fin du voyage. Personne ne résiste à Avril ! Bon, là tout de suite, je ne sais pas trop ce que Tic et Tac pourraient m'apporter, mais on ne sait jamais. Je pourrai toujours les sortir de mon répertoire si je me rends compte que ce sont des *looseuses* dénuées d'intérêt.

Je pousse un soupir d'aise. Je m'approche du miroir, lisse mes sourcils parfaitement épilés, inspecte le grain velouté de ma peau. Ce séjour express chez mon amie Ruby, à l'occasion de son mariage, était appréciable. Heureusement que l'espace aérien a rouvert vendredi, sinon je n'aurais pas pu assister à cette superbe fête. J'avais réservé mon billet bien avant que les incendies ne soient déclarés, j'ai eu un nez incroyable d'avoir *booké* du samedi matin au lundi !

— Je suis trop forte ! dis-je dans le miroir.

En plus, grâce à Ruby, j'ai pu décrocher un contrat pour le concert caritatif à destination des sinistrés des incendies. Angus et Jake, mes associés, étaient complètement fous quand je leur ai annoncé la *news*. Notre boîte cartonne pas mal, c'est vrai, mais faire partie de tous les prestataires sélectionnés pour THE concert de l'année, c'est jackpot. Notre nom va apparaître dans toute la presse spécialisée, les chaînes TV musicales. Carrément kiffant, la voie directe vers la réussite suprême.

Franchement, parfois je me demande ce que serait cette boîte sans moi. Ce sont eux les Australiens, pourtant, c'est toujours moi qui ramène les plus gros contrats. Je crois qu'ils ne sont pas très forts pour choisir leurs relations, ils oublient de penser business, débouchés possibles quand ils rencontrent quelqu'un. Pourtant Jake connaît du beau monde et Angus a un bagou d'enfer. C'est bien pour ça que je les ai choisis comme associés à l'issue de mes études en Australie. Mais depuis quelque temps, on dirait qu'ils s'endorment sur leurs lauriers. Ils me soulent avec leurs histoires d'amour, d'amitié. Comme si la boîte passait au second plan. *Hey !* Mais, les gars, on s'en tamponne, revoyez vos priorités ! Faudra que je

leur en touche un mot après le concert. Je vais les motiver et leur faire comprendre où se situe leur avenir. Et le mien. Surtout le mien. Parce que sur ce coup-là, si je n'avais pas eu la chance de me trouver au bon endroit au bon moment, le contrat nous passait sous le nez.

— Ruby, je t'adore ! dis-je à voix haute.

C'est ce que j'aime avec ce genre de personne. Ce n'est pas une relation bidon qui ne t'apporte rien, ne t'ouvre aucune porte. Tiens, je vais lui faire livrer un bouquet de fleurs pour la remercier. Comme disent mes parents : il faut savoir trier ses amis, entretenir les liens qui enrichissent et se défaire de ceux qui n'ont rien à rapporter.

Avant de pénétrer sous la douche, je brosse mes longs cheveux, puis les attache. J'effleure mon cou, ma poitrine et mes hanches généreuses. Je me retourne pour admirer mes fesses rebondies et la cambrure de mon dos. Je laisse l'eau caresser mon corps avec délice et repense à ces trois jours en Nouvelle-Zélande loin des stigmates des incendies. C'était agréable d'entendre parler d'autre chose, de ne plus sentir l'odeur de fumée qui se répand jusqu'à Sydney.

Je fais mousser le gel douche avec exagération, me rince. Je m'enveloppe dans une serviette molletonnée toute douce et retourne dans ma chambre. L'excitation de la ville grimpe jusqu'à mon appartement à travers les baies ouvertes. L'effet Nouvel An ! En cuisine, j'ouvre une conserve de tapenade noire dénichée dans une épicerie fine du centre de Sydney et l'emporte avec un paquet de crackers au piment.

Je reviens dans ma chambre, attrape mon iPhone et m'installe sur le balcon pour profiter des rayons du soleil qui décline tout en grignotant. Une odeur âpre reste présente. Un voile grisâtre floute le paysage urbain et il fait vraiment lourd pour la saison. La brousse a morflé, mais heureusement, les flammes ne sont pas arrivées jusqu'à la ville.

Je croule sous les messages pros et persos, je verrai ça après. À Paris, il est 7 h 30, mes parents sont déjà levés. Je veux leur souhaiter une bonne soirée de la Saint-Sylvestre et surtout leur faire part du super contrat décroché. Je n'ai pas encore eu l'occasion de les informer. Il faut dire que si je ne prends pas le temps de le faire, ils m'appellent rarement de leur propre initiative.

— Salut, maman. Devine qui est la *queen* d'Australie ?

— Ça ne peut qu'être toi, qui d'autre ?

Je souris, victorieuse. C'est vrai ! Qui d'autre ?

— Exact, j'ai décroché un contrat d'enfer grâce à Ruby, tu sais, une meuf que j'avais rencontrée lors de mon année de césure en Nouvelle-Zélande.

— Ça me parle. Son père a une grosse boîte de marketing, non ?

— Yes, c'est elle. J'étais à son mariage ce weekend et il y avait le directeur d'une des plus importantes agences de com' d'Australie. Elle nous a présentés, et ma boîte fait partie du *staff* qui organise un concert en faveur des sinistrés des incendies.

— J'en espérais pas moins de toi. Tu es une gagnante, comme tes parents ! C'est une opportunité en or, j'imagine.

Les propos de ma mère me rendent fière de moi. C'est important pour moi de savoir que je suis à la hauteur de leurs espérances.

— Carrément, ça va m'apporter une visibilité de dingue. Enfin, à nous trois, dis-je avec amertume.

Je vois déjà les dollars couler et les sollicitations affluer.

L'odeur de fumée m'incommoder, aussi, je ferme la baie vitrée et retourne dans ma chambre poursuivre la conversation avec ma mère sur nos sujets préférés : réussite pro, opportunités, relations intéressantes. Je la mets sur haut-parleur comme ça j'en profite pour commander des fleurs en ligne pour Ruby. J'opte pour le bouquet le plus cher proposé par le site de livraison. Ensuite je *check* mes mails et autres messages. J'annote tous ceux qui sont importants auxquels je répondrai plus tard. Jake et Angus passent me chercher, nous avons d'abord un débrief avec quelques autres prestataires du concert caritatif avant de nous rendre à une soirée de folie.

À l'autre bout du fil, j'entends ma mère qui pianote sur son clavier. Elle en profite aussi pour faire autre chose. Le temps c'est de l'argent, il faut rentabiliser chaque minute. Nous nous quittons au bout d'un quart d'heure, je dois me préparer et elle a des coups de fil à passer.

Je retourne dans la salle de bain pour enduire mon corps de crème parfumée au jasmin. Je vérifie mes faux cils et mes faux ongles. Je me maquille à outrance, ensuite je frise au fer quelques mèches de cheveux de-ci de-là. Je me la joue soft côté coiffure pour ce soir, je suis déjà à la bourre. J'inspecte mon dressing à la recherche de la tenue qui convient le mieux pour ce réveillon. J'en essaie plusieurs que je laisse trainer sur le lit. J'opte pour une robe en lamé doré, courte et moulante avec un décolleté plongeant et un dos nu qui valorise mes courbes généreuses. Juste de quoi couvrir le nécessaire.

L'interphone retentit, c'est Jake et Angus. Je décroche.

— J'arrive, les gars.

Je troque les bijoux du quotidien contre les bijoux destinés aux grands soirs : or et émeraude, assortis à mes cheveux et mes yeux marron-vert. Je termine avec une brume parfumée sur mes cheveux, dans mon cou, entre mes seins et au creux de mes reins. J'enfile une paire d'escarpins. Même si je suis grande, j'adore chausser des talons qui me permettent de dominer encore plus. J'emporte une étole en soie noire. Je jette un dernier coup d'œil dans le miroir de l'entrée avant de partir.

— Tu es parfaite !

Dans l'ascenseur, je prends un selfie que je poste sur les réseaux sociaux. Je profite de la descente des trente étages pour balancer des cœurs et des commentaires aux personnes qu'il me paraît essentiel de chouchouter.

Je sors de l'immeuble, je repère mes collègues. Angus est descendu de la voiture pour m'ouvrir la portière. Il me gratifie d'un sifflement.

— Canon, la *Frenchie* !

*Ouais, je sais.* Je m'assieds sur le siège arrière.

— Toujours à la bourre, s'agace Jake, garé en double file.

— Hey ça va ! Qui est-ce qui t'a fait gagner le contrat de ta vie ?

Jake me regarde en coin, mais son sourire en dit long sur sa satisfaction. Angus aussi se réjouit. Il se tape dans les mains avant de se retourner en dessinant un V de victoire avec ses doigts. J'en profite pour en remettre une couche :

— On dit merci qui ?

— Merci, Avril, tu es une *warrior*, confirme Jake qui s'engouffre dans le flot de voitures.

Je trouve ça tellement jouissif quand les autres reconnaissent mon talent et tout ce que je leur apporte. J'en mouillerais presque ma petite culotte.

La nuit commence à tomber, la ville est superbe, parée de ses illuminations de Noël. Je kiffe Sydney. Je suis venue vivre ici après le bac et je ne regrette pas. Le fils de l'ambassadeur d'Australie était scolarisé avec moi, dans mon lycée parisien. Il n'arrêtait pas de me dire que son pays était l'avenir du monde, qu'il y avait de multiples opportunités, des places à prendre. J'ai effectué une partie de mes études ici et n'en suis jamais repartie. Mon ex-camarade de lycée avait raison. L'Australie est un véritable Eldorado pour qui veut entreprendre.

Nous bavardons au sujet des heures qui nous attendent. En même temps, je consulte à nouveau mes messages. Depuis deux jours, c'est pure folie. Ce concert représente une grosse charge de travail. Ce soir, je profite à fond, et ensuite, focus jusqu'au jour J. Je crois que les occasions de dormir seront rares. Ce nouveau défi est royalement excitant et la perspective de nuits blanches ne m'effraie pas. Une nouvelle possibilité de me surpasser, de prouver ce que je vauds.

Parmi tous les messages reçus, il y en a un qui vient de Cléo. Je mets quelques secondes à atterrir. Oh oui, Cléo ! Je croyais que c'était Chloé, j'avais oublié ! Oups ! Cléo... cette superbe rousse assise à côté de moi dans l'avion ! J'en ferais bien mon quatre-heures, tiens. Sa copine est pas mal non plus. C'était comment déjà son prénom ? Manon ? Attends, non. C'était Mo quelque chose... Morgane !!!

Je rêvasse quelques secondes, puis j'ouvre le message. Il semblerait que les touristes aient besoin de mon aide. Difficile de se passer d'Avril une fois qu'on l'a rencontrée. Je laisse échapper un petit rire.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande Jake dans le rétroviseur.

— Rien, t'inquiète.

Je savais que je ne les avais pas laissées indifférentes. Je pourrais les faire mariner, mais quand on a besoin de moi, je n'arrive pas à résister. Mon sens du dévouement me perdra. Solidarité patriotique, il faut bien s'entraider. Et puis, la perspective que Maurane ou Chloé aient craqué sur moi me plait bien. Elles ne pourront que m'être ultra-reconnaissantes de les avoir sauvées, perdues sur ce grand continent. Je réponds aux messages urgents, puis pianote ma réponse pour Chloé. Oh *shit*...

— Cléo, Avril ! Pas Chloé. Concentre-toi, dis-je en voyant le prénom de ma correspondante affiché sur l'écran.

Je connais trop de personnes et la plupart ne font que passer dans ma vie. J'admets que je fournis parfois assez peu d'efforts pour mémoriser les prénoms de celles qui me paraissent de moindre importance...

# Chapitre 3

## Cléo

— Tu crois que c'était une bonne idée ? m'inquiété-je. C'est un vrai poison, cette fille ! Morgane me rend mon téléphone. Elle semble aussi dépitée que moi.

— C'est pas comme si on avait le choix ! J'aurais préféré ne jamais avoir à dire ça, mais Avril est certainement notre dernier espoir...

Je pousse un soupir qui en dit long sur mon état d'esprit. D'une main distraite, je caresse le trèfle et le *pikorua* qui se balancent autour de mon cou.

Il y a quelques heures à peine, j'étais prête à tout laisser tomber... À accepter ce coup du sort comme un signe du destin. Je ne devais pas rencontrer mon père, voilà tout. Combien d'obstacles supplémentaires la vie mettrait-elle en travers de ma route pour que je renonce enfin ? Morgane ne l'entendait pas de cette oreille.

— L'Univers te teste, c'est bien connu ! m'avait-elle dit. On va trouver une autre solution, j'en suis sûre.

— Mon avion repart le 3 janvier ! Comment veux-tu que j'arrive à retrouver mon père d'ici là ?

— Tu décaleras ton vol.

— C'est facile à dire pour toi ! Plus rien ne t'attend en France de toute façon !

J'avais regretté ces paroles à l'instant même où elles avaient franchi mes lèvres. Le visage de Morgane s'était fermé.

— C'est vrai. Merci de me le rappeler avec autant de délicatesse.

— Je suis désolée, je ne voulais pas... je...

Ma gorge serrée m'avait empêchée de poursuivre. Sans que je ne puisse les retenir, des torrents de larmes étaient venus inonder mes joues.

— Mais qu'est-ce que je vais faire ?

Nos pas nous avaient conduites jusqu'à un grand parc situé à quelques rues du Metro Theatre. Un bâtiment semblable à un mémorial s'élevait à l'entrée du jardin. Je m'étais laissé tomber sur l'une de ses marches. Morgane s'était assise près de moi.

— Je suis là, Cléo, tu n'es pas toute seule. On va trouver une solution ensemble, je te le promets.

J'avais souri à travers mes larmes alors qu'un élan de gratitude réchauffait ma poitrine compressée par l'angoisse. Puis, comme si l'Univers nous avait entendues — voilà que je me mets à réfléchir comme Morgane maintenant ! —, une jeune fille en débardeur et casquette jaune fluo s'était approchée de nous. Son sac en bandoulière débordait de flyers aux couleurs noir et or. Elle avait plongé sa main dans sa besace et tout sourire, s'était délestée de deux d'entre eux.

— C'est ce jeudi ! Place de l'Opéra ! avait-elle ajouté avec engouement.

Nous avons simultanément baissé les yeux sur les écritures dorées des prospectus que nous venions machinalement d'accepter. La main de Morgane s'était alors serrée autour de mon bras au moment même où mon cœur effectuait un double salto avant.

— Concert caritatif en faveur des sinistrés des incendies, avait commencé à lire Morgane à voix haute, retrouvez vos artistes australiens préférés : Kylie Minogue, INXS, ACDC...

— Tfor3 ! avais-je coupé surexcitée.

— Et pourtant, je n'ai pas fait d'affirmations positives, avait plaisanté mon amie.

La jeune fille aux prospectus avait disparu de notre champ de vision. Il nous a fallu faire le tour du parc pour la repérer. Elle a dû nous prendre pour deux tarées en nous voyant débarquer les joues rouges et les cheveux ébouriffés d'avoir couru dans tous les sens.

— Comment... faire... les billets ? étais-je parvenue à articuler entre deux reprises inspiratoires.

— Oh, c'est en libre accès. Les panneaux géants seront installés sur la place de l'Opéra. Vous faites un don du montant que vous voulez pour...

— Comment ça ? On ne pourra pas accéder à la salle de concert ? avait demandé Morgane tandis que j'encaissais cet énième désappointement.

— Je suis désolée, les places intérieures sont déjà toutes réservées pour les gros donateurs... Alors, à moins que vous ne soyez les héritières d'une grande corporation australienne, il faudra que vous vous contentiez des écrans géants !

Elle nous avait lancé un dernier regard navré avant de continuer sa distribution de mauvaises nouvelles un peu plus loin.

Nous étions restées un moment silencieuses, comme frappées par le mauvais sort, puis Morgane avait demandé à voix basse :

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Boire un verre.

Voilà comment nous avons fini au comptoir d'un pub australien à siroter nos bières en se demandant comment nous allions pouvoir nous sortir de ce pétrin. Sur le bar, un paquet de flyers identiques à ceux distribués par la jeune australienne nous narguait de toute leur inaccessibilité. C'est là que Morgane avait soudain aperçu le détail — et non des moindres — qui allait peut-être nous permettre de renverser la situation.

— *Unforgettable Events*... Tu vois que ce n'était pas totalement une perte de temps de l'écouter nous raconter sa vie !

Nous avons fini par quitter le pub, poussées par un nouvel espoir et avons atterri dans une petite pizzeria. Elle ne payait pas de mine, mais proposait de succulentes pizzas aussi larges que des roues de bicyclette.

— Je t'avoue que j'ai dû déconnecter à ce moment-là... Ou alors, c'est quand je faisais semblant de dormir ?

Morgane s'esclaffe.

— Ta liseuse ne t'a servi à rien cette fois-ci !

— C'est clair...

Et dire qu'il y a quelques semaines de ça, je pensais que Morgane était la pire voisine de rangée qui puisse exister. C'est en faisant la connaissance d'Avril que j'ai réalisé à quel point je m'étais fourvoyée. Elle est la personne la plus détestable et envahissante que je n'ai jamais rencontrée. Rien qu'à imaginer son rire tonitruant, j'en ai des frissons qui me parcourent l'échine.

— Tu te rends compte qu'elle est même allée jusqu'à enregistrer son numéro dans mon téléphone...

— Ah ah ah ! Je revois ta tête quand elle s'est emparée de ton portable ! C'était énorme ! se bidonne Morgane.

L'hilarité de mon amie finit par me gagner et je ne peux m'empêcher de sourire. Finalement son culot nous aura rendu service. Enfin, j'espère... Je jette un coup d'œil à mon smartphone : toujours aucune réponse.

— Ne t'inquiète pas, me rassure Morgane, je suis certaine qu'elle ne manquera pas une nouvelle occasion de se faire mousser. Tu réalises ? Pauvres petites *frenchies* qui ont besoin de la merveilleuse, de l'exceptionnelle, de la fabuleuse Avril ? imite-t-elle en adoptant un timbre haut perché.

Je soupire. Depuis le début de la soirée, j'oscille entre l'espoir qu'Avril nous apporte une solution et l'envie de laisser tomber cette idée. J'ai hésité lorsque Morgane m'a encouragée à la contacter. Je n'avais aucune envie de revoir cette peste. Et puis, j'ai repensé aux paroles de la vieille Maorie : « *Kia maia*<sup>5</sup>, Cléo, ce que tu désires au plus profond de toi, *Taku tamaiti*<sup>6</sup>, tu l'auras... ». En partant pour Sydney, j'avais renoncé au désir de construire quelque chose avec Joshua. Je ne pouvais pas perdre sur tous les tableaux. Il fallait que je fasse tout ce que je pouvais pour rencontrer mon père. Quitte à renouer avec Avril Rochencourt. C'est Morgane qui lui a envoyé le message. Je n'ai pas eu le cran de me jeter moi-même dans la gueule du loup.

— Vous prendrez un dessert, Mesdemoiselles ?

Je secoue la tête. Morgane décline également. Mon estomac est sur le point d'exploser. Il est presque 23 heures. Le resto a imperceptiblement augmenté le volume de la musique au fil des heures. Les gens autour de nous se préparent à réveillonner. Certains finiront la soirée ici, d'autres la poursuivront ailleurs. De mon côté, ce n'est pas vraiment de cette manière que je l'envisageais. Je regarde Morgane qui rythme la mélodie du bout de ses doigts. Je souris. Au moins, je ne suis pas seule.

— Je suis heureuse de passer le cap de cette nouvelle année avec toi.

Elle me rend mon sourire.

— Moi aussi.

---

<sup>5</sup> Aie confiance.

<sup>6</sup> Mon enfant.

Nous levons nos verres et trinquons au Primm's<sup>7</sup>, les yeux brillants. Je n'ai pas terminé ma gorgée que deux secousses font vibrer la table. Morgane se jette sur mon téléphone.

— Elle a répondu !

Mon cœur bondit dans ma poitrine. Je repose mon cocktail d'une main tremblante. Tout mon avenir dépend de ce message.

— Alors ?

— « Rendez-vous ce soir, à minuit, au 7 square Madison, 3<sup>e</sup> étage, soyez fraîches ! ».

Ma bouche s'assèche. Je n'ai tellement pas envie de passer le Nouvel An avec elle et sa bande de potes. La nostalgie de notre Noël passé avec Morgane, seules face au lac Tekapo, m'étreint.

— C'est où ? me forcé-je à demander.

— Je suis en train de regarder sur maps.me... Apparemment c'est à une demi-heure à pied. Dans le quartier de Potts Point.

— Tu veux pas qu'on y aille avec la voiture plutôt ?

— C'est pas une voiture, ronchonne Morgane. Si Auby t'entendait, elle serait offensée...

Je me contente de hausser les épaules. Le nouveau véhicule choisi par Morgane est deux fois moins grand et sécurisant que Raisin. Mais, même si pour moi, il s'apparente davantage à une voiture de tourisme qu'à un van, je serai rassurée de le savoir à proximité. On ne sait jamais ce qui peut passer par la tête d'une fille comme Avril. Je préfère couvrir mes arrières. Garder mon indépendance au maximum. Ça me coûte déjà tellement de lui demander son aide... J'en ai presque la nausée !

Nous quittons la pizzeria en trainant les pieds. J'envie ces gens qui rient et parlent fort autour de nous. Ces hommes et ces femmes qui, eux, ne sont pas obligés de retrouver Avril... Nous ne prenons pas la peine de nous changer. Nos tenues du jour suffiront. De toute façon, il n'est pas question que nous nous attardions à cette soirée ! Il ne nous faut qu'une dizaine de minutes pour arriver à destination avec Aubergine. Potts Point semble être l'un des quartiers les plus branchés de Sydney. Rien d'étonnant quand tu connais un peu le personnage !

Je suis toutefois surprise de constater que l'adresse indiquée par Avril est celle d'un hôtel. Le bâtiment ancien, avec ses grandes fenêtres en demi-lune, dégage un certain charme et tranche avec le côté moderne des rues alentour.

— Tu crois qu'elle vit ici ? s'étonne Morgane.

— C'est pas chez elle, affirmé-je avec dépit. Rappelle-toi, la terrasse extérieure de son loft surplombe l'Opéra !

Je fais la grimace. Morgane ricane. À l'entrée du bâtiment, un majordome nous tient la porte. Intimidées, nous pénétrons dans le hall d'entrée et sommes subjuguées par le faste de ce qui nous entoure. Le *Novotel* quatre étoiles de Queenstown n'est rien en comparaison. Ici, c'est le luxe, le vrai. Tout pue le fric depuis les broderies en soie des tapis aux cristaux étincelants des lustres en passant par les tapisseries en velours aux motifs pompeux. Je glisse

---

<sup>7</sup> Alcool très répandu en Australie. Il s'agit d'une liqueur anglaise souvent diluée dans de la limonade et servie sous forme de cocktail.

un œil vers mon *crop top* de sport et mon legging couleur prune. Je me demande si nous n'aurions pas dû faire un peu plus d'efforts niveau fringues. Je surprends Morgane qui tente de peigner ses boucles brunes de ses doigts. Elle est aussi peu à sa place que moi dans cet univers de la haute bourgeoisie.

— Puis-je faire quelque chose pour vous, Mesdemoiselles ?

Nous sursautons. Prises dans notre contemplation, nous n'avions pas aperçu ce petit homme à l'allure guindée qui nous toise depuis son comptoir d'accueil. La désapprobation suinte par tous les pores de sa peau. Lui aussi semble avoir remarqué que notre place n'est pas ici. Je m'efforce de paraître sûre de moi lorsque je m'adresse à lui :

— Nous avons rendez-vous avec Avril Rochencourt.

— Au 3<sup>e</sup> étage, précise Morgane en s'approchant à son tour.

— Mmm, je vois.

Il griffonne quelque chose dans un carnet, nous balaie une dernière fois du regard, puis dans un soupir, daigne enfin quitter sa forteresse de supériorité.

— Bien.

Il ouvre une porte battante et nous rejoint dans le hall. Sans un mot, il nous fait signe de le suivre le long d'un corridor. Nous restons en retrait, le laissant nous devancer de quelques pas. Morgane me donne un coup de coude et pointe la queue de pie du maître d'hôtel qui, du fait de sa petite taille, traîne presque par terre. Elle peine à se retenir de rire. Je lui fais les gros yeux, mais ne peux m'empêcher de pouffer à mon tour. L'homme nous lance un regard noir ce qui renforce notre hilarité. Quitte à faire tache, autant paraître mal élevées jusqu'au bout ! Il finit par s'arrêter devant un ascenseur.

— Il vous suffira d'abaisser le levier pour monter jusqu'au 3<sup>e</sup> étage, explique-t-il froidement. Bonne soirée, Mesdemoiselles.

Nous n'avons pas le temps de nous retourner qu'il a déjà filé, sa queue de pie entre les jambes.

— Je crois qu'on l'a vexé...

— Il n'avait qu'à être plus aimable, rétorque Morgane en haussant les épaules.

Mon amie appuie sur le bouton d'ouverture et nous entrons toutes deux dans la cage d'ascenseur. Aussitôt, nous percevons les pulsations de la musique au-dessus de nos têtes. J'ai l'impression que les battements de mon cœur se calquent sur le même rythme.

— T'es prête ?

Je prends une grande inspiration et hoche brièvement la tête. Morgane abaisse le levier, les portes se referment sur nous. Un cliquetis de chaîne, une secousse et l'ascension commence. Nous gardons le silence, attentives à l'agitation sonore qui se fait de plus en plus puissante à mesure que nous approchons. J'ignore ce qui nous attend, mais j'imagine un savant mélange des *Liaisons dangereuses*<sup>8</sup> et *Gossip Girl*<sup>9</sup>, et cela ne me dit rien qui vaille. Je

---

<sup>8</sup> Roman épistolaire qui narre le duo pervers de deux nobles manipulateurs et libertins du siècle des Lumières, écrit par Choderlos de Laclos.

<sup>9</sup> Série télévisée américaine qui raconte la vie, les amours et les malheurs d'un groupe d'étudiants privilégiés appartenant aux sphères huppées de l'Upper East Side, à Manhattan.

jette un coup d'œil à ma montre. Mue par une soudaine impulsion, je remonte le levier de l'ascenseur qui stoppe sa course dans un grincement sinistre.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? s'exclame Morgane en se tenant aux parois, peu rassurée. Tu cherches à nous tuer ou quoi ?

— Il est bientôt minuit.

— Et donc ? Tu as décidé que c'était l'heure idéale pour crever ?

— Non... Je n'ai pas envie d'être là-haut au moment de passer à la nouvelle année...

Je relève le menton pour désigner le plafond et complète :

— J'aime autant qu'on reste toutes les deux quelques minutes encore.

— Oh...

Morgane ne semble pas tout à fait rassurée, mais le sourire qu'elle m'offre est franc et chaleureux.

— Tu as raison.

Elle saisit ma main. À son poignet, je vois étinceler son *koru*. Par réflexe, j'attrape mon propre pendentif maori. Ensemble, nous regardons les secondes s'égrener à ma montre. Nous avons peu à patienter avant que la grande aiguille ne rejoigne la petite en haut du cadran.

Morgane lève alors son visage rayonnant vers le mien.

— Bonne année, Cléo.

Je souris. Au-dessus de nos têtes, la soirée bat son plein. Je savoure ces dernières minutes de quiétude. Là, tout de suite, je suis à Queenstown, Te Anau, Rotorua. Je suis sur la route avec Raisin, sous le ciel étoilé de la nature sauvage, au bord des lacs et dans les fiords. Je suis avec Morgane.

— Bonne année, mon amie.

# Chapitre 4

## Morgane

Je pensais que la cage de l'ascenseur n'isolait rien du tout. Je me trompais. Lorsque les portes s'ouvrent, la musique m'agresse. J'ai envie qu'elles se referment, comme un bouclier face à ce bruit tonitruant. Malgré tout, je pose un pied dans le hall de cet immense appartement.

Dans l'entrée, un couple bavarde. Elle se touche les cheveux, il s'approche peu à peu. Leurs regards lubriques ne laissent planer aucun doute sur la suite des festivités.

D'autres personnes traversent la pièce avec un verre à la main. Ils nous coupent la route. Nous nous arrêtons pour les laisser passer.

Mon œil est attiré vers la télévision fixée sur le mur. L'écran géant diffuse une chaîne d'informations en boucle. J'observe la réaction des gens à la Saint-Sylvestre un peu partout en Australie. Ils ont l'air de s'amuser. Beaucoup plus que nous en tout cas.

Puis, sans transition, le journaliste revient sur les infos importantes des derniers jours. Je vois alors les images des fameux incendies australiens. Même si j'avais perçu leur ampleur sans précédent, je ne m'attendais pas à une telle catastrophe. Devant moi défilent des koalas brûlés, des kangourous agonisants, des oiseaux déplumés. Je suis paralysée par la souffrance des animaux, des humains, des végétaux. Ils crient à l'aide, m'appellent. Leur détresse se loge dans mon ventre, au niveau de mon plexus solaire. Je suis tendue, je ressens cette impression d'urgence. *Est-ce la leur ou la mienne ?* J'essaie de me calquer sur ma respiration pour me couper de ces atrocités, mais Cléo me tire le bras.

Nous arrivons dans une première pièce gigantesque. De grandes fenêtres arrondies sur le haut dévoilent une partie de Sydney, brillante de mille feux. La décoration, sobre, est la bienvenue vu l'état d'ébriété des invités.

Nous slalomons entre les danseurs. Autour, sur les canapés, les fauteuils ou le buffet, des gens s'embrassent, rient, parlent fort. Tout le monde a l'air joyeux. Cependant, je sens un nuage négatif voler en suspens sur les lieux. Ce contraste entre ce que je vois et ce que je ressens me met profondément mal à l'aise.

Cléo me traîne dans une seconde pièce. Plus petite, elle reflète la même énergie de dualité. Des personnes sont accoudées à une commode. Lorsque nous nous approchons, une fille un peu plus jeune que nous sniffe un rail de coke. Une femme lui tapote l'épaule. Surprise, elle se retourne et pousse un cri de joie en voyant son amie. Elles partent danser, comme si son geste était anodin.

Je suis interloquée, je l'avoue. Naïve, je pensais qu'il n'y avait que les toxicos qui prenaient de la drogue dure. Je les imaginais frêles, blancs, les pupilles dilatées et l'esprit disjoint. Cette fille est calme, peut-être même plus calme que les autres invités. Quelques secondes

sont nécessaires pour que cette image s'enregistre dans mon cerveau et mette à jour mes croyances. Je me tourne vers Cléo, qui a les yeux écarquillés.

— Ça va ?

— Mais où est-ce qu'on a atterri ?

Elle se rapproche de moi et me serre le bras. Son regard zigzague entre les invités, sans se poser.

— Allez, calme-toi, tout va bien se passer.

— Tu as vu ce que j'ai vu ?

— Oui. C'est courant dans les soirées d'héritiers avec un pois chiche dans le cerveau. Ils ne vont pas te proposer un rail, ne t'inquiète pas.

— Comment tu le sais ?

— On n'a pas de quoi se le payer.

Cléo rit. Elle se détend.

— Maintenant, il ne nous reste plus qu'à trouver la pouffe... continué-je.

— Si on ne la trouve pas dans les cinq minutes qui arrivent, on rentre !

— Non. On n'a pas fait tout ce chemin pour rien, c'est mort !

Nous n'avons pas l'occasion de défendre nos positions. Nous percevons le rire caractéristique d'Avril, aussi imposant que sa poitrine. Il provient de la pièce voisine. Nous nous jetons un rapide coup d'œil. Je comprends que Cléo l'a reconnu également. Nous passons la porte. Derrière, une chambre aux dimensions bien plus raisonnables ne dispose pas de fond sonore. Le lit a été poussé dans un coin. Un canapé et des fauteuils trônent au centre. Des personnes y siègent, tandis que d'autres se sont assises par terre ou restent debout. Les gens sont calmes, buvant les paroles d'Avril. Le contraste avec l'ambiance de la suite est saisissant. J'ai l'impression d'avoir traversé l'armoire qui me conduit au monde de Narnia<sup>10</sup>. Sauf que je perçois toujours cette négativité, planquée sous une couche d'apparences trompeuses. Nous sommes bien au même endroit.

— ... et là, qui se lave les mains à côté de moi ? Madonna !

Avril fait une pause théâtrale dans son discours. Elle attend surement des réactions exagérées, qui ne tardent pas à venir. Tout le monde est suspendu à ses lèvres, et réagit par des « oh » et des « ah » surjoués. J'ai l'impression d'être dans une scène de théâtre.

Avril nous aperçoit, nous fait de grands signes et poursuit son récit.

— Devinez ce qu'elle me demande ?

Aucune réponse n'arrive.

— Elle veut que je lui prête mon rouge à lèvres, car elle a oublié sa trousse à maquillage et elle trouve que la couleur du mien est absolument divine ! Bien sûr, j'ai accepté ! Je le lui ai même offert. Je venais juste de l'acheter en plus. Madonna était tellement reconnaissante qu'elle m'a donné son numéro, au cas où je passerais vers chez elle, un jour !

Je jette un regard à Cléo. J'ai une soudaine envie d'exploser de rire, mais je me remémore qu'on a besoin d'elle. Je me retiens.

---

<sup>10</sup> Oeuvre littéraire de C.S.Lewis, considérée comme un classique de la littérature anglo-saxonne pour enfants.

Nous attendons qu'elle finisse son histoire. Une fois qu'elle n'a plus rien à raconter, elle se lève. L'attroupement qu'elle avait occasionné se dissout.

— Salut, les filles ! Je vous manquais déjà ?

Nous rions jaune. *Si seulement.*

— Pourquoi souhaitiez-vous me revoir aussi vite ?

Je laisse Cléo expliquer la raison de notre présence ici. Après tout, c'est à cause d'elle qu'on est obligées de subir cette pétasse.

— On a appris que ton agence s'occupait du concert caritatif du 3 janvier...

— *Yes, darling !* s'exclame-t-elle en passant un bras autour des épaules de Cléo. *Unforgettable Events* est sur tous les fronts !

Je vois mon amie retenir un rictus de dégoût avant de poursuivre :

— On a besoin d'assister à ce concert. Tu peux nous aider ?

Avril fait la moue. Elle libère Cléo de son étreinte.

— Et vous venez me voir le soir du réveillon, juste pour ça ?

Cléo rougit.

— C'est que j'ai vraiment besoin d'y assister.

— Pourquoi ?

— On veut voir les Tfor3, répond Cléo.

Avril lève les sourcils.

— Les Tfor3 ? Vous êtes des groupies ?

Sa moue taquine me donne envie de la gifler. Cléo passe au rouge tomate et bredouille :

— Je... j'ai besoin de les rencontrer... à titre... personnel.

— Oh la coquine, elle aime les vieux ! Désolée, jolie rousse, mais je ne gère pas leur emploi du temps, je ne peux pas t'aider.

Cléo se mord les lèvres, Avril remarque son hésitation parce qu'elle s'empresse de venir à la pêche aux infos. Elle a dû flairer qu'une occasion à saisir se présentait.

— À moins que tu m'en dises plus... Qui sait, je saurai peut-être trouver LA personne qui pourra résoudre ton problème ?

— Je souhaite parler à Augustus, le chanteur... C'est...

Mon amie me lance un regard douloureux. Je sais combien ça lui coûte de devoir confier son secret à une meuf aussi imbuvable qu'Avril, mais elle n'a pas vraiment le choix.

— C'est mon père, avoue-t-elle enfin.

Sa voix peine à traverser les brouhahas de la salle. Toutefois, cette annonce n'échappe pas à Avril. Une fois passée la surprise, elle trépigne. Ses mots gravissent les aigus, ses membres font des mouvements exagérés.

— Quoi ? T'es sérieuse ?

Elle regarde autour d'elle, pour voir si quelqu'un l'a entendue, mais nous discutons en français. Personne ne nous comprend. Je suis sûre qu'elle est déçue de ne pas avoir de public à ce moment-là. Dès qu'on aura le dos tourné, elle va balancer la nouvelle au Tout-Sydney. *Il faut que j'intervienne !*

— Tu ne dois pas en parler à qui que ce soit avant que Cléo et son père se soient vus.

— Bien entendu.

Avril reprend son air sérieux, mais ses yeux brillent. J'insiste.

— Si tu nous aides et que tu gardes tout cela secret, nous ferons notre maximum pour que ton agence ait l'exclusivité de tous les événements auxquels les Tfor3 participeront à l'avenir.

Cléo me donne un coup de coude.

— On ne peut pas promettre ça, voyons !

Avril ne semble pas tenir compte de la remarque de Cléo. Je sens son cerveau bouillir, et pas à cause de l'alcool dans son sang.

— Bien sûr ! J'ai toujours respecté la vie intime de mes clients, et j'ai l'intention de continuer sur ma lancée.

*J'ai comme un doute.*

— Raconte-moi tout !

Elle attrape le poignet de Cléo. J'en ai un frisson.

— Pourquoi passer par ce concert ? Tu ne peux pas juste... l'appeler ?

Avril est sceptique. J'espère que Cléo va se taire. La presse pourrait s'emparer de ce sujet juteux.

— Il ne sait pas que je suis en Australie... je suis venue spécialement pour le voir. Je souhaite lui faire une surprise !

Sa voix tremblante devient de plus en plus assurée à mesure que son mensonge prend forme. Je pose ma main sur son épaule en guise de soutien, puis j'ajoute :

— Tu comprends pourquoi il ne faut surtout rien dire !

— Oui, je comprends mieux ! Promis, ta surprise ne risque rien avec moi. Je vois ce que je peux faire, et je te tiens au courant.

— Merci ! répond Cléo.

— Allez, maintenant, amusez-vous !

— C'est gentil, mais on préfère rentrer, dis-je.

— Ne faites pas les rabat-joies, il y a tout ce qu'il faut pour passer un bon moment ici ! Lâchez-vous !

Elle nous sourit, nous hochons la tête par politesse. Comme si nous voulions rester une minute de plus ici !

— Tenez, servez-vous !

Avril nous donne une coupe chacune, puis hèle une personne qui passe et ne s'occupe plus de nous. Elle ressemble à une abeille qui butine de fleur en fleur. J'ai hâte de ne plus entendre son bourdonnement autour de moi.

— Bon, maintenant que ça, c'est fait, qu'est-ce qui te fait envie ? demandé-je à Cléo.

— Rentrer. Le plus vite possible !

J'approuve. Nous posons le champagne sur un plateau, puis traversons la mer déchainée de danseurs en état d'ébriété. Cléo appuie sur le bouton de l'ascenseur. Je me sens poisseuse comme si j'avais absorbé la transpiration et l'alcool alentour.

— Je rêve d'une douche !

— Moi aussi ! Mais ça va être compliqué de se laver ce soir...

L'ascenseur s'ouvre. J'empêche Cléo d'y pénétrer.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Je lance un regard énigmatique à mon amie sans lui répondre. La musique est de plus en plus pénible à écouter, les gens de plus en plus défoncés.

— Viens !

Je parcours des pièces que nous n'avions pas explorées. J'ouvre toutes les portes. Je découvre la cuisine, la salle à manger. Bingo ! La salle de bain ! Je tire Cléo à l'intérieur et nous enferme à clé.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

Cléo n'a pas l'air rassurée. Je fouille les placards. J'en sors deux serviettes. J'en tends une à Cléo.

— Je vais me laver !

— T'es malade !

Cléo regarde la porte comme si quelqu'un pouvait entrer d'un moment à l'autre.

— Et si on nous voit ? ajoute-t-elle.

— On s'en fiche !

Je me déshabille devant elle, passe sous la douche. Tout le nécessaire de toilette est à disposition. L'eau qui glisse sur ma peau me procure un bien fou.

— Dépêche-toi ! s'impatiente Cléo.

— Tu vas te laver ?

— Certainement pas !

— Maintenant que t'es là, ça serait con de ne pas en profiter. Ça fait trop du bien !

Je la vois hésiter à travers la paroi vitrée. Puis elle baisse son pantalon en soufflant.

— Yeah ! crié-je en signe de victoire.

Je me rince, prends la serviette et lui laisse ma place. Elle attend que j'aie le dos tourné pour enlever ses sous-vêtements. Je continue à fouiller la pièce.

— Qu'est-ce que tu cherches ? demande Cléo, qui profite du jet d'eau.

— Des vêtements propres.

— Toujours plus !

Je souris, encore la tête dans les placards.

— Il n'y a rien !

— Tant mieux !

Elle se sèche. Nous nous rhabillons prestement lorsqu'un bruit retentit. Nous nous retournons. La poignée s'active.

— Filons vite ! crie Cléo.

Nous finissons d'enfiler nos vêtements. J'ouvre la porte. Derrière, Avril tient une fille par la taille. Son sourire s'élargit lorsqu'elle nous voit sortir de la salle de bain, trempés.

— Oh les coquines !

— C'est pas ce que tu crois... commence Cléo.

— Laisse tomber, dis-je. À plus, Avril !

Je tire Cléo vers la sortie. Avril entre et nous claque la porte au nez.

— Mais, mais... imagine qu'elle présume... tu sais quoi ! On ne va pas démentir ? s'inquiète-t-elle.

— Est-ce vraiment important ?

Nous sommes interrompues par un gros « bleuuurp » de l'autre côté de la porte. La fille qui accompagnait Avril sort de la salle de bain, l'air dégoutée.

— Beurk !

Elle nous pousse sans nous laisser le temps de répliquer et s'enfuit loin du carnage. Car carnage il y a. Avril, tête dans les toilettes, vomit tripes et boyaux. Une première salve de gerbe a éclaboussé le lavabo, donnant une petite touche colorée non bienvenue aux lieux. L'odeur qui se dégage de la bouche de l'artiste est aussi désagréable que ses paroles habituelles. Non, j'exagère. Elle est quand même un peu plus supportable.

— Avril, ça va ? demande Cléo.

Elle s'accroupit, lui tient les cheveux. C'est comme une habitude chez elle, de gérer les épisodes de gerbe des autres. Vu la zone accidentée, moi, j'aurais pas osé. Une fois les spasmes finis, Avril redresse la tête.

— Oui, ça va mieux. Je comprends pas, j'ai presque pas bu.

— Mais oui, bien sûr, me moqué-je.

— Allez, lève-toi. On va t'allonger quelque part, continue Cléo.

— Non, je veux rentrer chez moi.

Avril appuie son front contre la cuvette des toilettes. J'ai du mal à l'imaginer rentrer jusque chez elle. Je m'apprête à dire silencieusement à Cléo qu'elle est tarée quand je perçois son regard. Elle souhaite qu'on aide Avril ! Elle est sérieuse ? Je secoue la tête.

Avril tente de se relever, mais trébuche. Je l'attrape au vol. J'essaie de la raisonner :

— Tu peux peut-être dormir ici, il y a des chambres !

— Non ! Je veux rentrer chez moi ! rugit l'alcool dans ses veines.

Je me résigne. Dans ces moments-là, il vaut mieux ne pas insister.

— D'accord, on te ramène chez toi.

Nous la soutenons de chaque côté, et nous regagnons l'ascenseur. Avril est réveillée, mais tient peu sur ses jambes. Elle se balance de gauche à droite. Ses obus se cognent contre ma poitrine et manquent de me faire tomber. Ce sont de vraies machines de guerre, ces trucs-là ! Vais-je survivre à leurs attaques ? Rien n'est moins sûr.

Nous prenons l'ascenseur et sortons de l'immeuble. Autour de nous certains pouffent, d'autres nous ignorent. Belle mentalité. L'air frais de l'extérieur souffle sur nos cheveux humides et nous fait frissonner. Auby nous attend sagement.

— Je te préviens, si elle vomit dedans, c'est toi qui nettoies !

Cléo soupire. Je prends ça pour un « oui ».

— Excusez-moi ! Excusez-moi ! crie une voix masculine.

Nous nous retournons. Un homme trotte vers le véhicule. Avril le remarque :

— Oh, Jake, je te cherchais !

Il rit.

— Non, c'est plutôt moi qui te cherchais. Que fais-tu avec ces jeunes demoiselles ?

— Elle a trop bu, explique Cléo. Nous la raccompagnons chez elle.

— J'ai pas trop bu ! dément Avril. J'ai juste vomi !

Sa gestuelle contredit ses paroles. L'homme a l'air résigné. Il passe son bras autour de la taille d'Avril et la maintient debout.

— Je vous présente Jake, mon associé. Il est gentil, mais ne fait jamais la fête ! Il est triste comme la pluie !

L'homme sourit.

— Il en faut bien un triste comme la pluie pour s'occuper des joyeux soleils, n'est-ce pas ?

— Ça, c'est bien vrai !

Jake la soulève, puis s'adresse à nous :

— Elle a dit qu'elle se lâchait ce soir, elle n'a pas fait semblant ! Merci de vous être occupées d'elle ! Je la ramène à son appartement, bonne soirée !

Il traverse la rue avec Avril dans les bras, l'installe dans son véhicule, lui attache la ceinture.

— Pfiou, au moins on est débarrassées ! dis-je.

— Oui, c'est pas plus mal ! Mais j'aurais pas dit non à une vue sur l'Opéra de Sydney !

Je prends place sur le siège conducteur et cherche sur le GPS un parking où dormir. Mon amie a le regard dans le vague.

— À quoi tu penses ?

— Imagine, Avril parvient à nous arranger le coup...

— Ça serait top, non ?

— Oui, mais le concert a lieu le 3 janvier...

— Et alors ?

— C'est le jour où je suis censée rentrer en France...

— Et ?

— Je dois reprendre le travail...

— Attends, tu hésites à rencontrer ton père juste pour une histoire de boulot ? Franchement, qu'est-ce que tu risques ?

— De perdre mon job !

— Et alors ? Au pire, tu deviendras maquilleuse des stars !

Nous roulons une dizaine de minutes pour trouver un coin sympa pour passer la nuit.

— Tu as raison, je le sais. Le travail, ce n'est pas le plus important dans la vie... Mais qu'est-ce que je vais dire à ma mère ?

Je gare le véhicule sur un petit parking près d'une plage. Il y a quelques *vanlifers* qui font la fête. J'éteins le moteur.

— Sans parler de tous les coups de fil ! À la compagnie pour modifier mon billet, à ma patronne, à ma mère...

Je me tourne vers elle. La poitrine de Cléo se gonfle et se dégonfle de manière beaucoup trop rapide.

— Calme-toi. Nous ne savons même pas si Avril va nous aider. Et la nuit porte conseil. Réfléchis à ce que tu veux vraiment en t'endormant. Demain matin, tu auras la réponse.